

Le rire des gueux

Camilo José Cela, *Nouvelles aventures et mésaventures de Lazarillo de Tonnes*, traduit de l'espagnol par Marie-Berthe Lacombe, Paris, Gallimard, 1989, (1963).

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1990). Compte rendu de [Le rire des gueux / Camilo José Cela, *Nouvelles aventures et mésaventures de Lazarillo de Tonnes*, traduit de l'espagnol par Marie-Berthe Lacombe, Paris, Gallimard, 1989, (1963).] *Liberté*, 32(4), 116–119.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LE RIRE DES GUEUX

Camilo José Cela, Nouvelles aventures et mésaventures de Lazarillo de Tormes, traduit de l'espagnol par Marie-Berthe Lacombe, Paris, Gallimard, 1989, (1963).

Le premier Lazarillo de Tormes naît en 1552 de père inconnu. C'est un formidable avantage pour croître à son aise. Il n'y a pas d'auteur envahissant, pressé d'imposer le reste de sa production. Il n'y a pas de comparaison possible avec les autres ouvrages sortis de la fabrique. Le livre est seul, petit. Il amuse. Il émeut. On l'imité.

L'Espagne. Le Tage, un de ses principaux fleuves, est en été un petit serpent verdâtre. La Manche, une grande plaine brûlée. Tormes, une rivière près de laquelle se trouve un moulin. Salamanque n'est pas loin, et, près de cette ville, le village de Téjarès. L'Espagne immobile.

Quand paraît le petit Lazarillo de 1552, sa mère travaille au moulin de sorte qu'il voit le jour dans la rivière plutôt qu'au village. Lazarillo de Tormes comme on dit Leonardo da Vinci ou François d'Assise.

Survient Camilo José Cela.

«Dans un certain village que je n'ai pas oublié [...]» L'auteur enfouit l'allusion à Cervantes au détour d'un paragraphe et la phrase continue comme si rien n'avait été dit: «[...] un village parfaitement gouverné, le maire, homme de bon sens qui veillait sur les biens de ses administrés, nous

donna à choisir entre la clé des champs ou la prison, ce qui ne nous fit pas réfléchir longtemps comme on peut le supposer.» Toute l'existence de Lazarillo tient dans cette dernière phrase. Un jeune garçon sur la route. Gentil et juste assez docile pour calmer sa faim. Seul et sans ressources. Ses parents? N'en parlons pas. Du père, on n'est pas très sûr. C'est peut-être Chubasco, une sorte de brute éborgnée. Quant à la mère, disons seulement qu'elle a des formes appétissantes, n'est point sotte et «un peu trop vivante» selon l'aveu de son propre fils. Peu de temps après sa naissance, elle l'abandonne aux bergers et aux tétins de leurs chèvres.

À huit ans, Lazarillo est sur la route à la recherche d'un maître à servir. Il fait des rencontres. Dans les villages d'Espagne que son périple lui fait égrener, il connaît les puces, la viande séchée, les draps blancs et les coups de bâton du maître provisoire qu'il s'est donné. On le vole, on le dupe, on le chasse, on l'adopte, il repart. Autre traité — les chapitres sont appelés traités — autres rencontres, autres aventures. Lazarillo est-il heureux?

Oui. C'est qu'il est libre. Et s'il n'y avait la faim pour interrompre périodiquement ses errances et lui rappeler sa condition de *picaro*, son bonheur serait sans nuage, dût-il être ponctué de coups de bâton: «Sur le moment, personne n'aime recevoir une gifle dans la gueule ou un coup de pied au cul, mais à la longue, si on est un valet, on finit par reconnaître qu'on est là pour ça et on patiente.»

Lazarillo n'a pas d'instruction, mais il connaît l'existence de la roue de Fortune qui calme son angoisse du lendemain. Au fait, à quelle époque sommes-nous? Le *Lazarillo* de Cela, à la fois exercice de style et hommage aux maîtres, peut aussi laisser entendre que du seizième au vingtième siècle l'Espagne est restée la même, celle de Cervantes et des toiles du Greco. Le soleil est de plomb, les faces sont émaciées, deux ou trois maisonnettes en pisé suffisent pour former un village où passe un âne mélancolique. Une scène

de sorcellerie et la rencontre de romanichels rappellent au lecteur que les deux Lazarillo pourraient bien être contemporains. La fatalité héritée du Moyen Âge, les superstitions, la méfiance des villageois, le décor, les propos des personnages, la misère, mais surtout l'indécrottable condition humaine se superposent jusqu'à former un tableau intemporel. Le lecteur le regarde en n'ignorant pas que son rire, provoqué par l'histoire rocambolesque, peut s'étouffer dans sa gorge. La vie est tragique et l'homme est mauvais.

Au-dessus de nous, Cuenca semblait plus près que pendant le jour et formait une énorme masse avec ses maisons éclairées, ses grosses tours immobiles, effrayantes, qui paraissaient d'énormes femmes mortes dans le ventre desquelles vivait ce monde maudit des gens sans conscience qui prennent le deuil à tous les enterrements, qui accompagnent le condamné à mort pour lui parler de résignation, qui s'irritent s'ils entendent pleurer un enfant, chanter un coq ou rire une femme.

Le Lazarillo de Cela est plus hargneux que son prédécesseur. Les coups de bâton glissent sur son dos, d'autres souffrances — celles de l'injustice et de l'indifférence — l'atteignent profondément. Plutôt la route et la faim que d'appartenir à ce «monde maudit».

L'Espagne peut être immobile, entre-temps Madrid a bougé. Quand Lazarillo arrive dans la capitale, aucun doute n'est possible: le siècle l'a rejoint. Il y a des camions, un commissariat de police et une caserne d'où, quelques mois plus tard, il sortira tondu, avec un certificat de bonne conduite, un livret militaire et un peu plus de chair sur les os.

Après l'armée, Lazaro retrouve la route mais ses aventures deviennent banales et il croit qu'elles ne valent pas la peine d'être racontées. Le livre se termine sur une note de l'éditeur espagnol qui, en 1944, s'excuse de ne pouvoir

offrir au public la suite que les éditeurs du *Lazarillo* du seizième siècle avaient su lui donner. Coquetterie d'éditeur qui ajoute: «il luttait contre l'adversité et s'éteignit comme une chandelle quand il cessa de cheminer». Deux pages plus tôt, *Lazarillo* nous avait prévenus: «Je me sentis vieux.»

En dépit de ses chapitres travestis en traités, *Lazarillo* n'est pas un ouvrage savant. Il est, ils sont — celui de 1552, ses continuateurs de 1553, 1554, de 1620 et du vingtième siècle — la voix du peuple, le rire des gueux, les cris des bonnes femmes, la lessive qui claque au vent, la vie simple qui passe. C'est la revanche des petits sur les grands qui les lisent.